

CAMILLA LÄCKBERG

Cyanure

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach



actes noirs

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Quelques jours avant Noël, Martin Molin, le collègue de Patrik Hedström, accompagne sa petite amie Lisette à une réunion de famille sur une île au large de Fjällbacka. Mais au cours du premier repas, le grand-père, un richissime magnat de l'industrie, leur annonce une terrible nouvelle avant de s'effondrer, terrassé. Dans son verre, Martin décèle une odeur faible mais distincte d'amande amère. Une odeur de meurtre. Une tempête de neige fait rage, l'île est isolée du monde et Martin décide de mener l'enquête. Commence alors un patient interrogatoire que va soudain troubler un nouveau coup de théâtre...

Offrant une pause à son héroïne Erica Falck, Camilla Läckberg nous livre un polar familial délicieusement empoisonné.

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

CAMILLA LÄCKBERG

Née en 1974, Camilla Läckberg est l'auteur d'une série de romans policiers mettant en scène le personnage d'Erica Falck. Ses ouvrages caracolent tous en tête des ventes en Suède comme à l'étranger.

DU MÊME AUTEUR

LA PRINCESSE DES GLACES, Actes Sud, 2008.

LE PRÉDICATEUR, Actes Sud, 2009.

LE TAILLEUR DE PIERRE, Actes Sud, 2009.

L'OISEAU DE MAUVAIS AUGURE, Actes Sud, 2010.

L'ENFANT ALLEMAND, Actes Sud, 2011.

Illustration de couverture : © Natalie Chau

Titre original :

Snöstorm och mandeldoft

Editeur original :

Månpocket, Stockholm

© Camilla Läckberg, 2007

Publié avec l'accord de Nordin Agency, Suède

© ACTES SUD, 2011

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00460-6

CAMILLA LÄCKBERG

CYANURE

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach

ACTES SUD

Extrait de la publication

Ça sentait de nouveau la neige. Noël était dans moins d'une semaine et le mois de décembre avait déjà apporté son lot de froid et de flocons. Pendant plusieurs semaines, une glace épaisse avait recouvert la mer, mais le redoux de ces derniers jours l'avait rendue fragile et traîtresse.

Martin Molin se tenait à l'avant du bateau qui faisait cap sur Valö dans le chenal ouvert dans la glace par la vedette de sauvetage en mer. Il se demandait s'il avait pris la bonne décision. Lisette avait tellement insisté pour qu'il vienne. Elle l'avait supplié même. Les réunions de famille n'étaient pas son fort, avait-elle dit, et celle-ci se passerait beaucoup mieux s'il était là. Seulement, une rencontre avec sa famille sous-entendait que leur relation était sérieuse, et il ne voyait pas du tout les choses ainsi.

Mais maintenant c'était fait. Il le lui avait promis et il était là, en route pour l'île de Valö et l'ancienne colonie de vacances transformée

en maison d'hôte, où il passerait deux jours avec la famille de Lisette.

Il se retourna. Fjällbacka était magnifique, surtout en hiver, lorsque ses petites maisons rouges étaient enfouies dans toute cette blancheur. La haute montagne grise qui ceinturerait la petite ville lui apportait aussi une intensité dramatique et une esthétique incomparables. Il devrait peut-être abandonner Tanumshede pour venir vivre ici, se dit-il en riant de cette idée folle. Le jour où il aurait gagné au loto, peut-être.

— Vous me lancez le bout ? cria l'homme sur l'appontement. Martin émergea de ses rêveries.

Il se pencha et prit la corde enroulée à l'avant du bateau. Lorsqu'ils furent suffisamment près du ponton, il la jeta à l'homme qui l'attrapa habilement et amarra l'embarcation.

— Vous êtes le dernier. Tous les autres sont déjà là.

Martin descendit prudemment la petite passerelle glissante et prit la main qu'il lui tendait.

— Je devais terminer quelques dossiers au commissariat avant de partir.

— Oui, j'ai appris qu'on allait avoir un représentant des forces de l'ordre pour le week-end. Je me sens tout de suite plus rassuré, dit l'homme avec un gros rire avant de se présenter : je suis Börje. Avec ma femme, on a repris l'endroit, et du coup, je suis

l'homme à tout faire ici : menuisier, cuisinier, majordome. Eh oui, mieux vaut avoir plusieurs cordes à son arc.

Il partit encore une fois d'un rire jovial.

Martin attrapa son sac et suivit Börje en direction des lumières qui scintillaient entre les arbres.

— D'après ce qu'on m'a dit, vous avez fait des miracles avec ce vieux bâtiment, dit-il.

— Ça a été pas mal de boulot, répondit fièrement Börje. Et d'argent. Il faut le reconnaître. Mais on est arrivés au bout de nos peines maintenant. C'était plein cet été, et ma dulcinée et moi, on a eu des gens jusque tard en automne. Notre offre de Noël remporte un franc succès, on ne s'y attendait pas.

— J' imagine que les gens ont envie d'échapper à l'hystérie des fêtes, dit Martin.

Il s'efforça de ne pas trop souffler en montant le raidillon vers la maison. Il eut un peu honte. Sa condition physique était lamentable. Compte tenu de son âge et de son métier, il aurait dû être en meilleure forme.

En levant un instant les yeux du sentier, il fut saisi d'émerveillement. Ils avaient réellement fait des miracles avec le vieux bâtiment. Comme la plupart de ceux qui avaient grandi dans la région, Martin était venu à Valö avec l'école ou pour des camps de vacances, et il se rappelait une maison verte, certes jolie, mais assez délabrée et entourée

d'une immense pelouse. Aujourd'hui, de la peinture blanche était venue recouvrir l'ancienne, et la maison rénovée de fond en comble était un vrai bijou. Une lumière chaude semblait ruisseler des fenêtres et mettait en valeur la façade claire. Devant l'escalier, on avait allumé des bougies d'extérieur et par une fenêtre du rez-de-chaussée, il aperçut un grand sapin de Noël. C'était un décor féerique et il marqua une halte pour l'admirer.

— Joli, n'est-ce pas ? dit Börje qui s'arrêta également.

— C'est incroyable, répondit Martin, époustouflé.

Ils arrivèrent à la maison, entrèrent dans le vestibule et tapèrent des pieds sur le sol pour ôter la neige de leurs chaussures.

— Voilà le dernier arrivé ! cria Börje, et Martin entendit des pas rapides s'approcher.

— Martin ! Comme je suis contente de te voir !

Lisette se jeta à son cou et Martin eut de nouveau le sentiment qu'il n'aurait pas dû venir. Lisette avait beau être mignonne et sympathique, il commençait à se dire qu'elle prenait leur relation trop au sérieux. Il était cependant trop tard pour faire marche arrière. Il fallait seulement essayer de survivre à ce week-end.

— Viens !

Elle le prit par la main et l'entraîna plus ou moins de force vers la grande salle à gauche

du vestibule. Dans les souvenirs de Martin, il s'agissait d'un dortoir encombré de lits superposés. A présent, une main au goût sûr l'avait transformée en une salle de séjour et une bibliothèque. Un énorme sapin de Noël décoré dans les règles de l'art trônait au centre de la pièce.

— Le voici ! claironna triomphalement Lisette.

Tous les regards se tournèrent vers lui. Il réprima l'envie de rajuster le col de sa chemise et se contenta de faire un petit geste ridicule de la main. Lisette lui fit comprendre par un petit coup de coude que l'on s'attendait probablement à plus de sa part, et il entreprit d'aller saluer chacun des invités. Lisette l'accompagna et se chargea des présentations.

— Mon père, Harald.

Un homme grand avec les cheveux en bataille et une moustache tout aussi fournie se leva et secoua frénétiquement la main de Martin.

— Et voici Britten, ma mère.

— Mon vrai nom est Britt-Marie, mais personne ne m'a jamais appelée autrement que Britten depuis mes cinq ans.

La mère de Lisette se leva également, et Martin fut frappé par la ressemblance entre la mère et la fille. Elles avaient la même silhouette menue, les mêmes yeux noisette et les mêmes cheveux châains bien que ceux de Britten soient parsemés de quelques cheveux blancs.

— Je suis contente de pouvoir enfin vous rencontrer, lui dit-elle.

Martin murmura quelque chose du même ordre en guise de réponse et espéra que son manque de sincérité ne soit pas trop manifeste.

— Mon oncle Gustav, reprit Lisette.

De toute évidence, l'homme, qui ressemblait à une version plus petite et décharnée de son père, ne faisait pas partie de ses préférés.

— Enchanté, enchanté, dit Gustav avec un air quelque peu empesé en s'inclinant légèrement.

Martin se demanda s'il devait s'incliner à son tour, mais décida qu'un petit signe de la tête ferait l'affaire. Ensuite vint le tour de la femme de Gustav qui, à en juger par le ton qu'employait Lisette, ne lui inspirait pas non plus un enthousiasme débordant.

— Ma tante Vivi.

Martin sentit une main sèche et ratatinée serrer la sienne. Celle-ci contrastait fortement avec un visage si dépourvu de rides que sa peau paraissait tendue comme un tambour. Il était persuadé que s'il jetait un coup d'œil derrière ses oreilles, il découvrirait les cicatrices d'un certain nombre d'interventions chirurgicales. Heureusement, il réussit à s'en abstenir.

— Mon cousin Bernard, continua Lisette d'une voix chaleureuse.

Il y avait apparemment plus d'amour entre Lisette et l'homme assis à côté de tante Vivi. Martin éprouva une aversion instinctive pour cet élégant trentenaire. Il arborait une coiffure qui, pour une raison incompréhensible, était prisée dans les milieux de la finance : cheveux gominés et plaqués en arrière.

— Tiens, voilà donc le policier de Lisette...

Il parlait avec l'accent snob de Stockholm, et même si l'énoncé était correct et parfaitement innocent, Martin perçut autre chose derrière son ton désinvolte. Quelque chose de condescendant qu'il eut du mal à définir.

— En effet, c'est ça, répondit-il sèchement en dirigeant son attention sur la jeune femme qui se tenait près de Bernard.

— La sœur de Bernard, Miranda, annonça Lisette.

Martin ne put s'empêcher de tressaillir lorsqu'il prit la main tendue de la cousine de Lisette. Miranda était belle à couper le souffle. Elle avait environ vingt-cinq ans, les mêmes cheveux aile de corbeau que son frère, mais plus longs, et des yeux d'un bleu intense qu'elle posa sur lui. Martin sentit qu'il perdait contenance. Un petit toussotement de Lisette lui fit comprendre qu'il avait probablement gardé la main de sa cousine un peu trop longtemps dans la sienne, et il la lâcha comme s'il s'était brûlé.

— Mon frère, Mattias. Mais tout le monde l'appelle Matte.

La voix de Lisette était devenue glaciale, et Martin se tourna avec hâte vers son frère aîné. Matte avait un visage sympathique et il secoua la main de Martin avec beaucoup d'entrain.

— J'ai presque l'impression de te connaître ! Lisette ne fait que parler de toi depuis cet été. Je suis vraiment, vraiment content de te rencontrer !

Lisette marqua une pause théâtrale avant de dire :

— Et enfin, le plus important – mon grand-père Ruben.

Un homme âgé en fauteuil roulant se tenait devant lui. Ruben avait donné ses traits à ses deux fils, mais lui-même semblait s'être rabougri. Il n'était pas plus grand qu'un enfant. Il était installé dans son fauteuil avec une couverture à carreaux sur les genoux. Malgré cela, sa poignée de main était ferme et son regard vif.

— Aaahhh, voilà donc notre jeune homme, dit-il avec une expression amusée, et face à lui, Martin se sentit comme un écolier.

Le vieil homme avait quelque chose d'extrêmement impressionnant. Martin connaissait bien son histoire. Il était né pauvre comme Job et, à partir de rien, il avait bâti un empire qui brassait aujourd'hui des milliards dans le monde entier. Son conte de fées était connu de la plupart des Suédois.

— Le repas est servi !

Tout le monde regarda en direction de la voix claire qui se fit entendre depuis l'embrasure de la porte. Une femme avec un tablier blanc à l'ancienne indiquait la salle à manger. Martin supposa qu'il s'agissait de la femme de Börje.

— Eh bien, ça tombe bien, parce que j'ai une de ces faims, dit Harald qui fut le premier à se rendre dans la salle à manger.

Avant qu'un petit groupe ne se forme à sa suite, Martin fut témoin d'une scène cocasse. Plusieurs membres de la famille Liljecrona se précipitèrent vers le fauteuil roulant de Ruben en rivalisant de vitesse pour l'atteindre le premier. Lisette, qui était le plus près, sortit gagnante de l'épreuve et jeta un regard triomphant sur tante Vivi. Il se déroulait manifestement ici des choses auxquelles Martin n'avait pas été initié. Intérieurement, il soupira une fois de plus. Le week-end s'annonçait très, très long.

Lisette sentit les regards dans son dos tandis qu'elle poussait le fauteuil de son grand-père vers la salle à manger. L'émotion de la victoire empourpra ses joues et elle espéra que ce succès préfigurait le vainqueur de la grande bataille. Celle pour l'argent de son grand-père. L'idée qu'une telle somme puisse un jour lui appartenir la faisait rêver. Il ne s'agissait pas de

millions, mais de milliards. Tout ce qu'il y avait à faire était de rester en bons termes avec le vieux et croiser les doigts pour que les autres se disqualifient à tour de rôle. Et ce n'était pas si utopique. Elle savait avec certitude que son père et son oncle étaient en train de brûler leurs vaisseaux ; ils ne représenteraient pas un grand obstacle sur son chemin. Ni Bernard et Miranda d'ailleurs. Non, son principal concurrent à la course à l'héritage était Matte. Pour le moment, il fallait admettre qu'il était bien mieux placé qu'elle auprès du grand-père. Mais elle était certaine que c'était temporaire. Matte finirait forcément par montrer une faiblesse dont elle pourrait tirer parti, il suffisait de s'armer de patience.

— Oh pardon !

Elle avait heurté la jambe de Martin avec le fauteuil roulant, et elle s'arrêta pour le laisser passer. Elle se demanda un instant si elle avait eu raison de lui demander de venir. Elle voulait montrer à grand-père qu'elle était désormais une adulte, qu'elle avait mûri, et un petit ami policier venait avantageusement compléter le tableau. Même si elle aurait préféré qu'il se montre moins empoté. Un seul regard sur Bernard lors des présentations lui avait suffi pour comprendre ce qu'il pensait de Martin, et elle se demanda si tous partageaient son avis. Martin était certes sympathique et charmant, mais de toute évidence il manquait de savoir-vivre. Elle l'avait fait

venir, tant pis pour elle. Maintenant, il ne lui restait qu'à essayer de passer ce week-end au mieux.

La vue de tous les mets du buffet installé le long du mur était impressionnante. La table croulait littéralement sous les spécialités : du jambon, du fromage de tête, des harengs sous toutes les formes, des boulettes de viande, des saucisses cocktail et bien d'autres plats encore. Il y avait tout ce que doit comporter un buffet de Noël qui se respecte, et l'estomac de Martin se mit à gronder bruyamment.

— Je crois que le jeune homme a faim ! dit Harald en riant tandis qu'il lui donnait une tape dans le dos.

— C'est vrai, j'avoue que j'ai un petit creux, répondit-il avec un sourire forcé.

Il espéra que le père de Lisette ne prendrait pas l'habitude de l'appeler "le jeune homme" et de lui taper dans le dos à tout bout de champ.

Chacun avait rapidement rempli son assiette et s'était installé autour de la table joliment décorée pour l'occasion. Dehors, la faible chute de neige avait évolué en une quasi-tempête. Börje fit le tour de la table avec une bouteille d'aquavit glacé à la main. Il avait l'air soucieux.

— Ça ne me dit rien qui vaille. D'après la météo, on va avoir un sale temps. J'espère

qu'on n'aura pas besoin de rejoindre le continent, parce que ça pourrait s'avérer difficile.

— On ne manque de rien ici, dit Ruben de sa voix sèche de vieillard. On n'a pas prévu de partir avant dimanche, et j'ai l'impression qu'on ne va pas mourir de faim.

Tout le monde rit de son commentaire. Un peu trop fort et un peu trop cordialement. Une ride de mécontentement se forma entre ses sourcils broussailleux ; il en avait probablement plus qu'assez des courbettes. Pendant une seconde, Martin croisa son regard et il comprit que le vieil homme avait deviné ses pensées. Il baissa les yeux et s'appliqua à tremper une saucisse cocktail dans de la moutarde. Une petite entaille faite à chaque bout des petites saucisses les avait fait se recourber sur elles-mêmes. Quand il était petit, il les appelait des saucisses-bouclettes, et ses parents le lui rappelaient encore à chaque Noël.

— Alors Bernard, dit Ruben en déplaçant son attention sur son petit-fils. Comment va ta société ? Il y a certaines rumeurs qui courent à la bourse.

Il y eut un petit silence pesant avant que Bernard réponde :

— Ce sont des mauvaises langues. L'entreprise ne s'est jamais aussi bien portée.

— Ah bon, ce n'est pas ce que j'ai entendu, dit Ruben d'une voix douce. Et mes

sources sont... comme tu le sais... à considérer comme parfaitement fiables.

— Loin de moi l'idée de critiquer tes sources, grand-père, mais je me dis qu'elles sont peut-être un peu dépassées. Alors qu'est-ce que tu veux qu'elles sachent sur...

Vivi lança un regard acéré à Bernard qui le réduisit au silence. En baissant le ton, il poursuivit :

— Eh bien, tout ce que je peux te dire, c'est que tes sources se trompent. Nous aurons des chiffres excellents à présenter lors de notre prochain bilan.

— Et toi, Miranda ? Comment se porte ton agence de design ?

Les yeux de Ruben se posèrent sur Miranda comme des rayons X, et elle se tortilla en répondant :

— Eh bien, on a été poursuivis par la malchance. Beaucoup de commandes ont été annulées au dernier moment, et on a dû faire pas mal de boulot gratuitement pour nous procurer des clients de référence, et...

Ruben leva une main osseuse.

— Merci, merci, cela me suffit. Je vois parfaitement le topo. Autrement dit, il ne reste pas grand-chose du capital que j'ai injecté dans ton affaire ?

— Ben, tu vois grand-père, j'avais l'intention de t'en parler...

Elle enroula une mèche de ses magnifiques cheveux longs autour d'un doigt et adressa un sourire obséquieux au vieil

homme. Vivi essaya de sauver la situation avec son verbiage tout en tirant nerveusement sur son collier de perles :

— Les enfants se débrouillent vraiment bien, ils travaillent dur. On ne les voit pratiquement plus passer à la maison, Gustav et moi, c'est boulot, boulot, boulot...

Martin commença à avoir du mal à avaler ses mini-saucisses. Le repas avait pris une tournure désagréable, et il chercha à croiser le regard de Lisette. Seulement, comme les autres membres de la famille, elle écoutait avidement la joute verbale et attendait la suite.

— Et toi Lisette, tu envisages de commencer à travailler bientôt ?

La bouche de Lisette se referma d'un coup lorsque son grand-père se focalisa sur elle.

— Mais... moi... je n'ai pas encore fini mes études, bégaya-t-elle et elle sembla rétrécir à vue d'œil.

— Oui, je sais que tu fais des études, dit sèchement Ruben. C'est moi qui les finance. Depuis huit ans. Je voulais seulement savoir s'il n'était pas temps de mettre toute cette connaissance en pratique ?

Son ton était toujours d'une douceur trompeuse, et Lisette avait les yeux baissés lorsqu'elle répondit :

— Si, bien sûr, grand-père.

Ruben souffla de mépris, puis il regarda finalement ses fils.

— Quelques problèmes au boulot, si j'ai bien compris.

part et d'autre du chenal ouvert par le brise-glace. Tous savaient désormais ce qui s'était déroulé pendant ces vingt-quatre heures à Valö. Il n'y avait plus rien à dire. Le silence s'était installé parmi les passagers. Martin tournait le dos à l'île qui s'éloignait lentement derrière eux. Devant lui, Fjällbacka scintillait dans l'obscurité. Deux corps recouverts d'une bâche étaient étendus dans la cabine du bateau.

Il restait cinq jours avant Noël.

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD